Contexte Sibylla Merian

Sybilla Merian naquit à une époque qui fut reconnue comme l'entrée dans une nouvelle ère, non seulement par les historiens d'aujourd'hui, mais également par les contemporains qui ont vécu cette période comme enthousiasmante et novatrice. Ils se trouvaient immergés dans un flux d'idées brillantes, de nouvelles connaissances et de bouleversements dans de nombreux domaines. Le changement social au début des temps modernes, en particulier le Baroque suscita un grand intérêt pour l'exotisme, le miraculeux et le remarquable au sens littéral. La religion fut l'une des causes principales de ces changements, car on visait à reconnaître les principes de la création à travers chacune de ses expressions, une approche qui prolonge le rapport Macrocosme/Microcosme qui avait émergé à la renaissance.

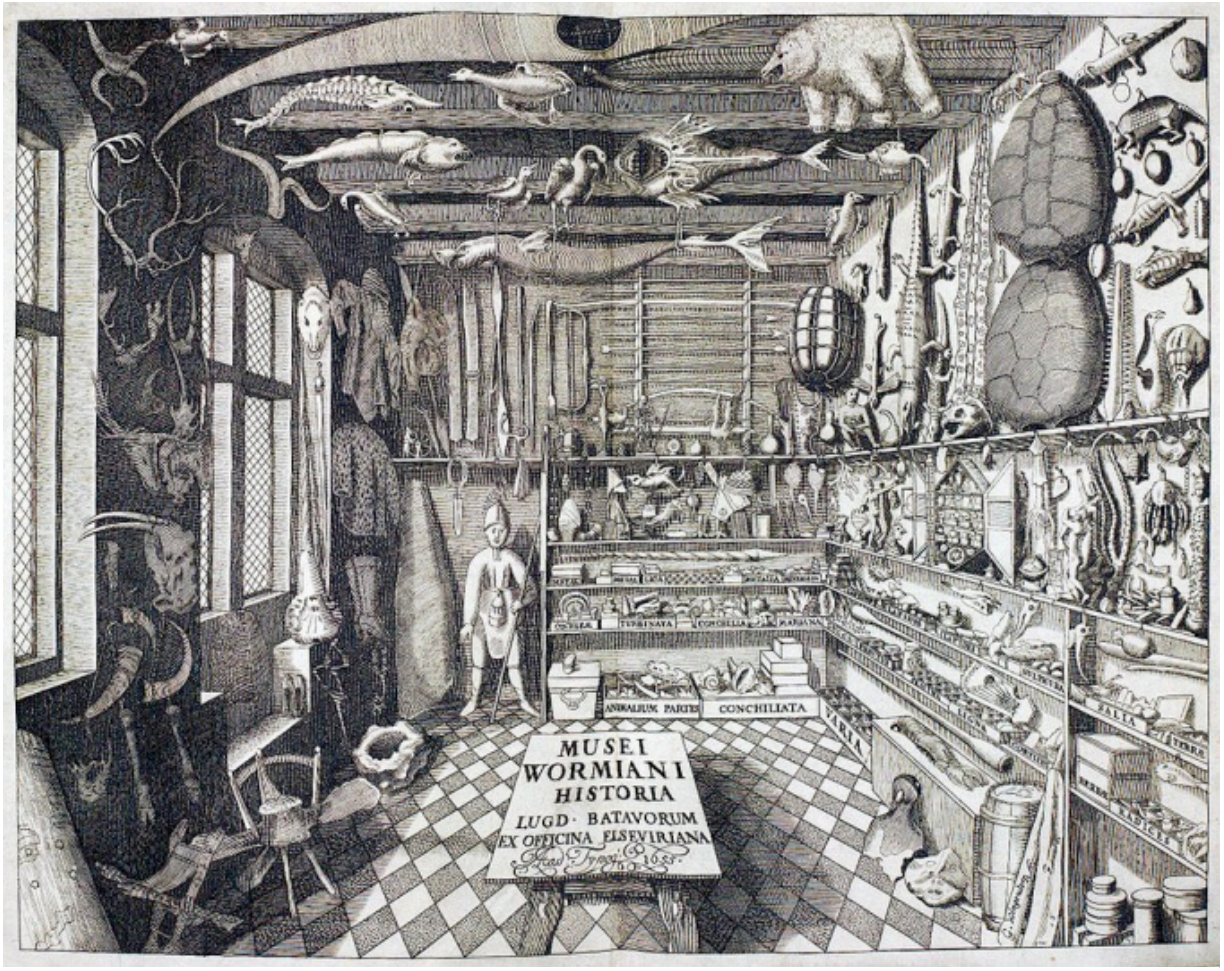


Figure 1: Le bureau d'Ole Worm. Source: http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Musei_Wormiani_Historia.jpg, visité le 06-03-2013

Par conséquent, un grand nombre de «cabinets de merveille» ou «cabinets de curiosités» furent créés, qui étaient dans une certaine mesure les ancêtres des musées modernes. Ils différaient des trésors médiévaux en ce qu'ils contenaient des objets de peu de valeur financière mais de grand intérêt. Précédemment, seules des pièces ayant une valeur en dehors de leur forme transformée, comme des métaux précieux, bijoux, perles, etc.

étaient collectionnées. Cependant, depuis la Renaissance, des œuvres d'art, des animaux empaillés, des machines, des plantes séchées, des appareils optiques, etc. (soit tous des objets n'ayant pas nécessairement une valeur matérielle mais plutôt éveilleur de curiosité, d'étonnement et de réflexion, et reflétant la grande diversité de la Création) furent collectés et présentés aux visiteurs dans des armoires. Ces armoires pouvaient être les armoires prestigieuses de la noblesse (par exemple, les Médicis) ou des collections des membres de la République des Lettres, comme celles du jésuite Athanasius Kircher ou du danois Ole Worm, voir encore des collections à des fins pédagogiques, telles que celles de la Franckesche Stiftungen à Halle en Allemagne.[1]

Une attention particulière doit être accordée à la collection d'Athanasius Kircher mentionnée ci-dessus. Vers le milieu du 17e siècle, il mit en place le plus grand et le plus célèbre des cabinets de merveilles de l'époque, qui était la visite incontournable pour la noblesse et les chercheurs lors d'un voyage à Rome.

Avec sa position au Collegium Romanum, le célèbre collège jésuite, Kircher était au centre de l'un des réseaux scientifiques et politiques les plus puissants dans le monde. Pour servir son but de christianisation active, l'Eglise envoya des frères missionnaires partout dans le monde connu, et même dans les régions encore inconnues jusqu'alors. Les Jésuites en particulier, qui se considéraient eux-mêmes comme le fer de lance de la Contre-réforme, étaient actifs non seulement en Europe mais aussi en Afrique, en Chine et dans les Amériques. Des informations sur tous ces pays, leur niveau culturel, scientifique et technologique, et bien sûr leur flore et leur faune, et autres productions naturelles et humaines, furent envoyés systématiquement à Rome. En plus des rapports écrits, ils envoyaient aussi bien de la porcelaine, des animaux empaillés, des plantes ou au moins des illustrations. Tous ces objets et informations, dans la mesure où ils avaient de l'intérêt pour les chercheurs, se retrouvaient sur le bureau d'Athanasius Kircher, qui écrivait (et publiait) sur ceux-ci et les ajoutait à sa collection.

La fascination pour la Chine dans le baroque, par exemple, fut déclenchée en bonne partie par la "China Illustrata" de Kirchers. Ce livre contenait une description colorée de la Chine et sa culture, à vrai dire une image fort déformée d'un point de vue moderne. Comme Kircher se basait uniquement sur des témoignages écrits et indirects et quelques artefacts, ce n'est pas une surprise.[2]

Souvent, les artefacts passaient par plusieurs mains avant d'être intégrés dans une collection. Cela ouvrit la porte à des erreurs et des fraudes qui peuvent paraître assez bizarres d'un point de vue moderne. Par exemple, les cornes de Narval furent identifiées comme appartenant à une licorne. Elles furent souvent affichées attachées sur la tête d'un poney empaillé. On pouvait également trouver des squelettes de sirènes ainsi que des os de géants (os fossiles). Une autre erreur concernait l'oiseau de paradis, dont on a cru très longtemps qu'il n'avait pas de pieds. Les collectionneurs européens furent induits en erreur par la coutume des chasseurs autochtones de couper les pieds avant d'empailler le corps.[3]

Outre les animaux et plantes morts, les plantes vivantes furent d'un grand intérêt. Vers la fin du 17ème siècle, il y eut un engouement général pour les tulipes en Hollande. Même pour les personnes riches, il était facile de tomber en faillite en développant une obsession pour les tulipes.[4]

L'étude et la description des insectes quant à elles restaient un domaine relativement nouveau pour les philosophes naturels. Les premiers livres traitant uniquement des insectes ne furent pas publiés avant la fin du 16ème siècle. Très peu de

[1] Voir Grote, *Macrocosmos in Microcosmo*.

[2] Voir Findlen, *Athanasius Kircher*.

[3] Findlen, "Natural history", 456.

[4] Kerner, *Seidenraupe, Dschungelblüte*.

ces livres eurent autant de succès que ceux de Sibylla Merian .

Figure 2 Sybilla Merian sur le billet de banque Allemand de 500 Deutsche Marks. Source: http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Merian_500DM.jpg , visité le 06-03-2013

Figure 2: Page de titre de l'oeuvre de Moffet. Source: http://en.wikipedia.org/wiki/File:Theater_of_Insects.jpg , visité le 06-03-2013

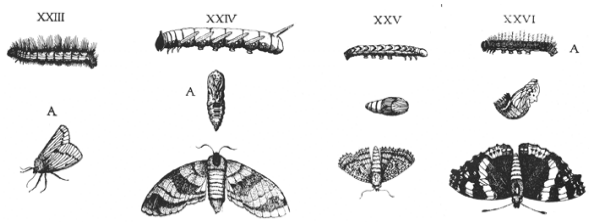
Mais elle eut des précurseurs. Un des livres les plus reconnus sur les insectes eut beaucoup de pères. À la fin du 16e siècle, le médecin anglais Thomas Moffet (également Mouffet et Muffet) compila un livre consacré aux insectes se basant sur plusieurs sources inédites, ouvrage qu'il ne parvint pas à faire publier. Celui-ci parut 30 ans après sa mort, publié par le célèbre médecin Théodore de Mayerne. Sur la première page du livre avec le titre "Theatrum Insectorum" (Théâtre des insectes), on pouvait aussi trouver les noms de Conrad Gesner, Edward Wotton, et Thomas Penny. Gesner et Wotton étaient morts vers le milieu du 16ème siècle, ce qui signifie que l'œuvre de 1634 contenait des informations obtenues quelques générations plus tôt.

Cela peut être interprété comme une indication du nombre restreint de personnes engagées dans l'observation des insectes, et en particulier des insectes holométaboles. Vers le milieu du 17ème siècle, un nombre croissant d'ouvrages parut sur les insectes.

Pour donner un exemple, Jan Swammerdam, un savant néerlandais, écrivit en 1669 ses « Hist*oria Insectorum Generalis* » (Histoire générale des insectes) suivant le développement de l'œuf à la larve et, enfin, l'insecte adulte. Il fut l'un des premiers à utiliser un équipement optique comme des loupes et des microscopes pour l'observation. La métamorphose des insectes était un sujet dont traitait également Johannes Goedaert, qui publia en 1662 un livre consacré uniquement à cette transformation, nommé « *Metamorphosis Et Historia Naturalis Insectorum* » (Métamorphose et histoire naturelle des insectes).

Mais ce fut Francesco Redi qui fut véritablement le premier à montrer, que l'abiogenèse, la création d'insectes à partir de rien, n'existait pas. À partir d'expériences avec de la viande couverte et découverte, il montra que les œufs et les larves n'apparaissaient que là où

d'autres insectes avaient pu au préalable pondre des œufs.



Metamorphosis de Goedart. Source: 2http://en.wikipedia.org/wiki/File:Geodart_Metamorphosis_1663.png , visité le 06-03-2013

Sibylla Merian ne fut donc pas la première à observer la métamorphose des insectes, mais cela ne saurait diminuer ses succès et son

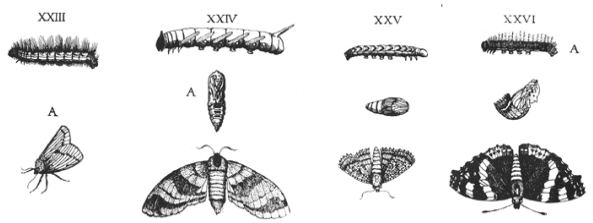


Figure 4: Planche du Metamorphosis de Goedart. Source: 3http://en.wikipedia.org/wiki/File:Geodart_Metamorphosis_1663.png , visité le 06-03-2013Figure 4: Planche du

importance. Elle fut parmi les premiers à observer l'importance des plantes hôtes spécifiques pour les insectes. La très haute qualité de ses illustrations et l'exactitude de ses observations sont peut-être encore plus déterminantes. Dans la mesure du possible, elle peignait des insectes vivants et ne se cantonnait pas aux morts faisant partie de collections.

Les travaux de Sibylla Merian furent reçus de manière très positive par la République des Lettres. Comme l'historienne Londa Schiebinger le souligne, il y eut aussi très peu d'animosité par rapport au fait qu'elle était une femme, et ce jusqu'au 19ème siècle. La plupart des chercheurs mentionnés étaient des médecins, avec raison car l'étude de la médecine était la seule discipline universitaire fournissant une compréhension de la nature et de l'histoire naturelle.

Puisque tel est le cas, la question se pose de savoir comment une femme sans titre, née et élevée dans la famille d'un artisan a pu faire son chemin dans l'histoire naturelle au point d'être aujourd'hui encore reconnue et célébrée. La réponse est sans aucun doute composée de plusieurs facteurs, dont deux semblent être d'une grande importance.

D'une part, les chenilles, les vers à soie pour être précis, étaient économiquement intéressants. De la connaissance de l'origine de la soie jaillit le souhait de développer une culture européenne du ver à soie. On peut supposer que Sibylla Merian visita un tel centre d'élevage. Plus tard, elle se montra toujours intéressée à trouver une alternative au ver à soie.[5]

D'autre part, elle était la fille d'un graveur célèbre et reçu une formation professionnelle à l'atelier de son beau-père, qui travaillait également comme peintre et graveur. Les graveurs et illustrateurs étaient fort demandés au 17ème siècle pour la production de livres. Pourtant, en ces temps, peindre en observant la nature et non à partir d'une description était assez important. Par conséquent observation attentive de la nature et la peinture de celle-ci firent toute deux partie intégrante de sa formation.

Sybilla Merian s'inscrit dans les tendances de son temps, mais a manifesté une grande indépendance d'esprit à plusieurs reprises.

Souvent, les graveurs n'étaient pas seulement entrepreneurs mais aussi des éditeurs qui travaillaient en risques propres. Cela conduisait souvent à des modifications dans les livres des savants pour correspondre aux goûts supposés de la clientèle de l'époque, à laquelle il fallait que le produit plaise pour être vendu.[6] Le père de Merian par exemple, publia un livre sur les fleurs, et sa fille fit pareil quelques décennies plus tard. Ces livres servaient non seulement de manuels scolaires, mais aussi et avant tout au plaisir des lecteurs, et à la fierté de leur propriétaires. D'autres usages pouvaient être envisagés, ainsi, le "Blumenbuch" (livre de fleurs) de Sibylla Merian a été principalement conçu

[5]Kerner, *Seidenraupe, Dschungelblüte*.
[6]Johns, „Coffeehouses and print shops".

comme un recueil de motifs de broderie pour les femmes de la classe supérieure.[7]

Sibylla Merian disposait d'une base solide pour commencer l'étude des plantes et des insectes. En particulier, Amsterdam comme lieu de résidence dans ses dernières années était proche de l'idéal. Les Pays-Bas étaient l'une des principales puissances maritimes de l'époque et l'un des points de négoce les plus importants pour les marchandises en provenance des Amériques. Il fut donc aisé pour elle de se rendre à la colonie hollandaise du Surinam, au nord de l'Amérique du Sud. Étudier les papillons et leur métamorphose était la raison principale de ce voyage, pour lequel elle fut accompagnée par l'une de ses filles devenue adulte.

Les marchandises en provenance d'autres continents ne satisfaisaient pas seulement la curiosité de l'époque, mais étaient également économiquement importantes. La recherche de remèdes pour les maladies nouvelles qui sont apparues dans les colonies était d'une grande importance pour les empires coloniaux. Ces plantes pouvaient aussi générer un grand profit dans le vieux monde. Un bon exemple en est le cacao, qui est arrivé comme un tonique médical en Europe et s'est ensuite transformé en une boisson.

Naturellement, la population indigène n'était pas désireuse de coopérer avec les colons. S'ils pouvaient être contraints à travailler, il était difficile de les forcer à révéler leurs connaissances. Sibylla Merian fut l'une des rares naturalistes à développer une relation d'amitié avec des indigènes.[8] Elle critiqua plus tard l'oppression de la population indigène par les coloniaux et son administration.[9]

Il faut noter que l'appétit pour les connaissances nouvelles avait des limites. Selon les auteurs, toutes les connaissances n'étaient pas propres à être transmises, comme par exemple la capacité des indigènes de prévenir les grossesses et d'avorter grâce à certaines plantes. Un des rares rapports à ce sujet fut écrit par Sibylla Merian. Bien qu'elle ne fût pas la seule à mentionner cette information, celle-ci n'atteint pas l'Europe. Ici encore Sybilla se démarqua de son époque

On peut conclure que le Baroque était une époque où il était possible pour les femmes de participer à la science, bien que principalement comme clients passifs, et rarement dans des rôles aussi actifs que celui mené par Sybilla Merian. Elle profita pleinement des possibilités offertes, et se forgea une autonomie financière mais aussi intellectuelle qui conféra à son œuvre une pérennité et une originalité peu commune.

[7]Kerner, *Seidenraupe, Dschungelblüte*.
[8]Schiebinger, „Scientific Exchange in the Eighteenth-Century Atlantic World"; Schiebinger, „West Indian Abortifacients and the Maikin of Ignorance".
[9]Schiebinger, „West Indian Abortifacients and the Maikin of Ignorance", 150.

Références

Balsiger, Barbara Jeanne. *The Kunst- und Wunderkammern: a catalogue raisonné of collecting in Germany, France and England, 1565 - 1750 / by Barbara Jeanne Balsiger*. Ann Arbor, Mich: University Microfilms, 1971.

Bepler, Jill, Jochen Bepler, Herzog Braunschweig-Lüneburg-Bevern, Barocke Sammellust (1988. 05.28-10.30 : Wolfenbüttel), und Ausstellung. Herzog August Bibliothek (1988. 05.28-10.30 : Wolfenbüttel). *Barocke Sammellust*. Ausstellungskataloge der Herzog-August-Bibliothek ; 57 Ausstellung. Weinheim: VCH, Acta humaniora [in Komm.], 1988.

Bredekamp, Horst, und Ausstellung Theater der Natur und Kunst - TheatrumNaturae et Artis. Wunderkammern des Wissens (2000. 12.10-2001.03.04 : Berlin). *Theater der Natur und Kunst: Katalog*. Theater der Natur und Kunst : Wunderkammern des Wissens; eine Ausstellung der Humboldt-Universität zu Berlin; 10. Dezember 2000 bis 4. März 2001, Martin-Gropius-Bau, Berlin = Theatrumnaturae et artis / hrsg. von Horst Bredekamp ... Berlin: Henschel, 2000.

Buberl, Brigitte, Ausstellung „Palast des Wissens. Die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Großen" (2003. 01.25-04.21 : Dortmund), und Ausstellung „Palast des Wissens. Die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Großen" (2003. 08.01-11.16 : Gotha). *Palast des Wissens : die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Großen Beiträge*. Palast des Wissens : die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Großen; [Beitragsband zur Ausstellung „Palast des Wissens. Die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Großen", Museum für Kunst und Kulturgeschichte der Stadt Dortmund, 25. Januar 2003 - 21. April 2003,

Schlossmuseum Gotha, Gothaer Kulturbetriebe, 1. August 2003 - 16. November 2003] / hrsg. von Brigitte Buberl ... ; Bd. 2. München: Hirmer, 2003.

Findlen, Paula. „Anatomy theaters, botanical gardens, and natural history collections". In *The Cambridge history of science; Vol. 3: Early modern science*, herausgegeben von Katharine Park. Cambridge: Cambridge Univ. Press,, 2006.

———. *Athanasius Kircher : the last man who knew everything*, o. J.

———. „Natural history". In *The Cambridge history of science; Vol. 3: Early modern science*, herausgegeben von Katharine Park. Cambridge: Cambridge Univ. Press,, 2006.

———. „Scientific spectacle in Baroque Rome : Athanasius Kircher and the Roman College". *Jesuit scienceandtheRepublicof Letters* (2003): 225.

Fischer, Lili, und Ausstellung Kleine Wunderkammern (1990. 02.16-03.16 : Delmenhorst). *Kleines Wunderkammer-Verzeichnis*. Delmenhorst, 1990.

González-Palacios, Alvar, und Exhibition (1981. 06.10-07.31 : London). *Objects for a Wunderkammer; Works of art*. London: Colnaghi, 1981.

Grote, Andreas. *Macrocosmos in Microcosmo: Die Welt in der Stube - Zur Geschichte des Sammelns 1450 - 1800*. 1994. Aufl. VS Verlag für Sozialwissenschaften, 1994.

Johns, Adrian. „Coffeehousesandprintshops". In *The Cambridge history of science; Vol. 3: Early modern science*, herausgegeben von Katharine Park. Cambridge: Cambridge Univ. Press,, 2006.

Kerner, Charlotte. *Seidenraupe, Dschungelblüte*. 2., in der Ausstattung veränd. Aufl., 11. - 13. Tsd. Weinheim: Beltz und Gelberg, 1995.

Kramer, Mario. *Die letzten Wunderkammern*. Sammeln als Institution, 2006.

Müller-Bahlke, Thomas J, und Klaus E Göltz. *Die Wunderkammer : die Kunst- und Naturalienkammer der Franckeschen Stiftungen zu Halle (Saale)*. Halle/Saale: Verl. d. Franckeschen Stiftungen, 1998.

Putscher, Marielene. *Ordnung der Welt und Ordnung der Sammlung: : Joachim Camerarius und die Kunst- und Wunderkammern des 16. und frühen 17. Jahrhunderts / von MarielenePutscher*, 1974.

Schaukal, Barbara, Werner Nekes, und Ausstellung „Die Wunderkammer des Sehen - Aus der Sammlung Werner Nekes" (2003. 11.07-2004.03.21 : Graz). *Wunderkammer des Sehens*. 1. Aufl. Graz: Landesmuseum Joanneum, 2003.

Scheicher, Elisabeth, und Christian Brandstätter. *Kunst- und Wunderkammern der Habsburger*. Wien [u.a.]: Molden, 1979.

Schiebinger, Londa. „Scientific Exchange in the Eighteenth-Century Atlantic World".In *Ethik – Geschlecht – Medizin. Körpergeschichten in politischer Reflexion*, 41–69. Berlin: LITVerlag, 2010.

———. „West Indian Abortifacients and the Maikin of Ignorance". In *Agnotology : the making and unmaking of ignorance*. Stanford Calif.: Stanford University Press, 2008.

Schlosser, Julius von. *Kunst- und Wunderkammern der Spätrenaissance*. 2., durchges. u. verm. Aufl. Braunschweig: Klinkhardt& Biermann, 1978.

Seipel, Wilfried, Gerhard Stradner, Karin Zeleny, und Ausstellung „Für Aug' und Ohr" (1999. 07.07.-10.31 : Wien). *Für Aug' und Ohr:: Musik in Kunst- und Wunderkammern ; eine Ausstellung des Kunsthistorischen Museums Wien*. Wien: Kunsthistorisches Museum [u.a.], 1999.

Ce texte a été traduit par Ludovic Urbain et relu par Brigitte Van Tiggelen

Background Sibylla Merian was written by Timo Engels with the support of the European Commission (project 518094-LLP-1-2011-1-GR-COMENIUS-CMP) and the University of Flensburg, Germany. This publication reflects the views only of the author, and the Commission cannot be held responsible for any use which may be made of the information contained therein.